

LECTURES

Assia DJEBAR : *Les Impatients* (Julliard, 1958).

On a pu donner des « Impatients » plusieurs interprétations, dont aucune, finalement, n'est satisfaisante : s'agit-il de la satire d'un milieu ? d'un plaidoyer en faveur de la femme arabe ? d'une peinture de la jeunesse actuelle ? Le livre n'est rien de tout cela — ou plutôt, il est tout cela à la fois, et bien davantage : tout simplement un bon roman, intelligent, alerte, vivant.

La peinture d'un milieu est ce qui apparaît tout d'abord. Nous sommes reconnaissants à Assia Djébar de nous faire pénétrer, non seulement dans la maison arabe, mais un peu aussi dans le cœur et la mentalité de ceux qui l'habitent. Ce sont surtout des visages de femmes qui nous apparaissent. Nous les apercevons, pour la plupart, trop peu de temps : assez seulement pour désirer les connaître davantage. Car ces femmes restent un peu mystérieuses, mais ce n'est pas seulement parce que leurs conditions de vie sont différentes des nôtres. C'est aussi parce que nous entrevoyons la personnalité de chacune, non pas figée dans un moule traditionnel, mais vivante, attirant la sympathie, l'intérêt, la curiosité. Nous faisons ainsi connaissance avec Lella, la jeune belle-mère, qui joue étrangement un rôle de femme digne et irréprochable, soucieuse avant tout de sa réputation; avec Zeineb, la belle-sœur soumise à son mari, faible et humiliée souvent, retrouvant sa dignité lorsqu'elle attend un enfant; avec Cherifa, la sœur révoltée et insatisfaite; avec Mina, l'amie au visage de mensonge que Dalila se plaît à humilier; avec Douja, la jeune fille saine et généreuse qui organise chez elle des réunions où l'on discute du sort de la femme musulmane. Et nous rencontrerons aussi Zohra, la vieille fille, et une vieille tante qui n'a pas vu son fils depuis qu'il a épousé une Européenne et que son père l'a chassé, et Thamani qui colporte les potins et les exploits...

C'est dans ce milieu complexe, riche de petites intrigues ou de vrais drames, que vit Dalila. Et c'est de ce milieu qu'elle s'évade pour rejoindre à Paris celui qu'elle aime. Car ce roman est aussi un roman d'amour. Et ce n'est pas le moindre intérêt du livre que d'y suivre la démarche mal assurée de cet amour qui est fait d'autant d'élans vrais que de malentendus.

Telles sont donc les deux expériences — mésestante avec sa famille, et échec de cet amour — à travers lesquelles Dalila se cherche et commence à se trouver. Car ce livre est finalement la description des « Impatiences » d'une adolescente, et à travers elle, de toute adolescence. Le personnage de Dalila est celui d'une très jeune fille : c'est

une personnalité déjà riche, mais encore mal définie, souvent contradictoire, insaisissable parfois. :

Aime-t-elle vraiment Salim, ou est-ce elle-même et elle seule qu'elle cherche dans cet amour ? Lorsqu'elle part pour Paris, est-ce pour retrouver Salim, ou pour fuir les mensonges et la vie de la maison ? Dans son attitude envers Salim, qu'est-ce qui l'emporte, de son désir de soumission ou de son orgueil et de sa soif d'indépendance ?

Autant de questions auxquelles il faut sans doute ne pas répondre : car ce serait limiter trop vite une personnalité qui est encore hésitante.

A travers tant d'hésitations, cependant, quelques traits apparaissent avec constance dans ce caractère, qui sont peut-être ce que la jeunesse a de plus pur en elle. C'est d'abord une espèce de joie de vivre, de foi en la vie et en soi-même. Nous retrouverons, à travers Dalila la joie du grand soleil, la joie de marcher dans Paris : une joie pure et gratuite qui apparaît même dans les pires moments, lors des désaccords ou des ruptures avec Salim.

C'est ensuite une recherche de soi, impatiente, maladroitement souvenant, orgueilleuse peut-être (avec l'amour du défi et du scandale), mais pure aussi, parce qu'elle essaie de se faire hors de tout contexte étouffant ou paralysant pour être dans la vérité. Cela est finalement impossible, et Dalila reviendra dans sa famille : elle apprendra la conciliation et la patience, mais d'abord elle essaiera d'être elle-même, et chaque âge a sa façon d'être soi. Ce n'est pas sans raison que Assia Djebar a mis en exergue à son livre cette phrase de Jérémie : « Je te donnerai ta vie pour butin, dans tous les lieux où tu iras ».

Jeannine DURAND.

Jacques JOMIER : *Bible et Coran*. Coll. Foi vivante. Ed. du Cerf, Paris, 1959, 148 pages.

Voici un petit livre, mince par son volume mais riche de substance. Le sujet est d'importance : on a souvent comparé la Bible et le Coran. Les emprunts sont évidents : nombre de récits et de personnages de la Bible, et non des moindres sont devenus de ce fait le lot commun du Judaïsme du Christianisme et de l'Islam. Un certain style, qu'on peut appeler, sans y mettre une valeur doctrinale, le style des révélations sémitiques, leur est commun. D'aucuns sont allés plus loin et ont pensé que les deux Livres pouvaient relever de la même économie de salut. Mais par ailleurs les différences se révèlent considérables à l'observateur averti. Comment faire le départ entre ces ressemblances et ces différences ? Comment situer chacun de ces Livres sacrés dans la ligne qui lui est propre ? Le P. JOMIER répond substantiellement à ces questions, qui n'engagent rien de moins que la foi musulmane et la foi chrétienne.

Le livre semble destiné à des chrétiens bien au fait de leur foi,

et de la Bible mais désireux de connaître l'Islam et le Coran. Aussi le Livre sacré de l'Islam est présenté au premier plan, en se référant à la Bible comme source et comme point de comparaison.

Seize courts chapitres traitent de son origine, de son contenu et des principaux problèmes qu'il pose : Qu'est-ce que le Coran ? Quelle est la valeur des traductions françaises qui en ont été faites ? (l'auteur recommande celle de R. Blachère; c'est sans doute celle qui s'efforce de serrer le texte au plus près; mais ce n'est pas faire injure à l'éminent orientaliste que de signaler certains termes obscurs ou même des méprises dues à une lecture fautive du texte; voir par exemple in 18, 51/53). Suit l'étude de deux problèmes importants : les termes du Coran permettent-ils de penser que Mahomet a eu conscience d'avoir une mission universelle ? Le Coran se réclame de la Bible mais quelle autorité le Coran et les musulmans accordent-ils à la Bible telle que nous la possédons ? Après ces préliminaires, les principaux thèmes de la prédication coranique sont présentés : la Grandeur de Dieu, Unique Créateur, Maître de l'univers, Tout-Puissant et Bon; l'Apocalypse du Coran : le « Jour » et la Résurrection; la rétribution suivant les œuvres et le salut par la foi; les récits concernant les prophètes bibliques ou extra-bibliques. Après un important chapitre sur le caractère apologétique du Coran, voici la Christologie du Coran. Puis, pour compléter la connaissance du Livre qui est à la source de tous les aspects de l'Islam, un court chapitre traite de la Loi musulmane, un autre de la fraternité musulmane, un autre du Coran comme témoin de l'histoire de la communauté musulmane primitive et le livre se clôt avec quelques vues sur la philosophie de l'histoire religieuse du monde suivant le Coran.

Chacun de ces courts chapitres pourrait être, et de fait a été le sujet de plusieurs gros livres. Il peut sembler une gageure de résumer une aussi vaste matière en si peu de pages. N'y a-t-il pas danger d'escamoter ou de traiter superficiellement des sujets aussi graves ? Le style dépouillé et alerte de l'auteur risque de faire illusion, et d'aucuns semblent déjà s'y être laissé prendre (voir la recension faite par G. Hourdin dans le journal « Le Monde » du 3 avril 1959).

Nous croyons qu'il n'en est rien et qu'un lecteur attentif ne s'y trompera pas. Sans doute, ce livre est sobre et concis à l'extrême : pas de références, presque pas de notes; les citations sont rares mais typiques. On sent également la volonté de ne pas s'appesantir sur certains sujets délicats ou trop débattus (les houris, p. 58; le massacre des tribus juives de Médine, p. 99). L'auteur excelle à ramasser en une formule bien frappée l'ensemble d'un problème : « Le Coran parle avec éloges de la Bible mais le musulman ne la lit pas » (p. 31), quitte à ajouter une nuance plus loin : « Les musulmans, sauf de très rares exceptions, ne lisent pas nos Ecritures » (p. 44). Un exemple typique, une citation bien choisie remplacent de longs développements : Moïse (p. 72-73) est le type des prophètes bibliques repris par le Coran,

Cette concision répond, semble-t-il, à un but précis : mettre entre les mains de chrétiens désireux de s'initier aux choses de l'Islam l'essentiel de ce qu'il faut connaître pour aborder l'étude des textes avec profit et sans danger de fausse piste : une sorte de fil d'Ariane qui permette de s'y retrouver dans le dédale des textes et des théories qui s'affrontent actuellement.

Mais le mérite singulier du P. Jomier est d'avoir répondu à ce but sans rien sacrifier des exigences de la vérité et de l'objectivité. On admirera son souci des nuances, le respect du développement progressif de la révélation coranique et de l'attitude de Mahomet de la Mekke à Médine. Telle réserve, tel point d'interrogation, et la prudence habituelle des conclusions, sont révélateurs d'un esprit bien au fait des problèmes scientifiques et doctrinaux (voir par exemple l'étude de l'opinion musulmane sur la falsification des Ecritures, p. 39-45). Comme en passant, plus d'une précision importante, et parfois neuve, est donnée : sur la foi musulmane « modalement surnaturelle » (p. 54-55) sur l'univocité de l'idée musulmane de Dieu (p. 111) sur le contexte qui doit diriger l'interprétation du célèbre texte du Coran, 5, 82-83 : « Tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par l'amitié sont ceux qui disent : nous sommes chrétiens » (p. 100-101).

Et pourtant le principal mérite de ce petit livre n'est pas dans ces nuances et ces précisions, pour importantes qu'elles soient. Ce qui compte, c'est la vue d'ensemble, c'est la présentation des grands thèmes du Coran, qui sont aussi ceux de la pensée musulmane, tout en respectant l'originalité des messages de la Bible et du Coran, autant dire du Christianisme et de l'Islam. L'auteur est à la fois un théologien qualifié, un orientaliste qui a consacré des années à étudier les sources musulmanes et un religieux qui vit au cœur même du monde musulman; trois qualités qu'il est bien rare, on nous permettra de le souligner, de trouver réunies chez ceux qui parlent ou écrivent sur ces sujets. Seules pourtant elles permettent d'éviter le double écueil du concordisme doctrinal et de l'opposition négative. Qu'on lise attentivement les pages 116 à 119; on y verra comment un chrétien doit lire et interpréter les textes du Coran. Les divergences de fond et, il faut bien le dire, l'irréductibilité doctrinale des deux religions qui se veulent également universelles, complètes et définitives, apparaîtront dans leur vraie lumière. Alors apparaîtra aussi le visage particulier des personnages qui semblent communs à l'Islam et au Christianisme, Abraham par exemple (p. 76) et les équivalences de termes révéleront des contenus fort différents (voir le sens de « Evangile » « chrétiens », p. 35-36). Une fois faite cette mise au point fondamentale, on n'en sera que plus libre pour reconnaître la valeur propre de chaque message, la beauté de certains textes coraniques ou des grandes perspectives de l'Islam. L'auteur les relève sans nulle gêne (voir tout le chapitre II sur la « Grandeur de Dieu » etc...) et la conclusion gé-

nérale du livre (p. 145-146) ouvrira une voie féconde aux esprits désireux de sonder les richesses et les pierres d'attente du Coran et de l'Islam. La vérité est une et tout ce qui est vrai peut devenir le bien des âmes éprises de vérité.

Tout n'est pas dit, car l'auteur ne voulait pas tout dire. Mais tout l'essentiel y est, et c'est cela qui compte. On pourra ensuite développer et approfondir, mais les bases solides et sûres sont posées. Il y a plus de sagesse et de vraie science dans ce petit livre que dans nombre de gros ouvrages à prétentions scientifiques. Pour la première fois, à notre connaissance, les chrétiens pourront disposer d'un guide sûr qui, partant de leur foi chrétienne, leur permettra de s'ouvrir à la vérité des autres sans compromettre la leur.

Avant de conclure, relevons quelques rares passages qui pourraient être précisés. D'abord, p. 26, le texte capital du « Sceau des prophètes » (Coran 33 40) a bien été interprété par la Tradition musulmane comme le symbole de la révélation définitive qui « scelle » la suite des messages antérieurs; il n'est pas sûr que ce soit la pensée de Mahomet et des premiers commentateurs, qui signalent aussi le sens d'une « empreinte » reproduisant fidèlement les messages antérieurs. On pourrait faire des remarques analogues sur l'autre texte du Coran, 5, 3. Mais il reste vrai que ce qui importe c'est le sens qu'a donné à ces textes l'Islam lui-même. Tout au plus pourrait-on distinguer, comme le propose l'auteur, divers niveaux de la pensée musulmane : celui de Mahomet, celui du Coran et celui de la Tradition musulmane. Ensuite au sujet de la « pureté » (p. 124) : il s'agit bien d'abord de la pureté légale rituelle, mais aussi « de la pureté plus intérieure obtenue par certains actes comme l'aumône ». et c'est bien le sens de la racine *zakâ*; mais dans le Coran ne va-t-elle pas plus loin et ne s'étend-elle pas jusqu'au sens de pureté morale de droiture de la vie dont les œuvres sont conformes à la foi ?

On le voit nous n'avons guère de réserves à formuler dans notre admiration pour le livre du P. Jomier et nous souhaitons qu'il devienne un des livres de chevet de tout chrétien désireux de connaître le Coran et l'Islam avec charité et vérité.

R. CASPAR.

Michel HAYEK : *Le Christ de l'Islam*. Ed. du Seuil, Paris, 1959, 285 pages.

Les rapports de l'Islam et du Christianisme sont souvent à l'ordre du jour dans notre monde contemporain : des comités, des sessions, des conférences, des articles prônent un rapprochement, voire un front uni, des deux religions, ou des deux civilisations, contre un danger commun. D'éminentes personnalités ont depuis longtemps invité chrétiens et musulmans à dépasser le cercle d'incompréhension et d'hostilité dans lequel les deux religions se sont enfermées pendant

des siècles. Mais pour que le dialogue s'engage avec profit, il doit être précédé d'un travail de « connaissance et de reconnaissance » nous dit la bande d'envoi du livre dont nous allons parler. Un dialogue de sourds à partir d'une vue faussée de « l'autre » est toujours regrettable; il devient néfaste au suprême degré lorsqu'il s'engage ainsi au plan des doctrines qui touchent au cœur même de la foi des hommes et de leurs relations avec Dieu.

A ce travail d'information lucide et objective, M. l'Abbé Michel Hayek a voulu contribuer. Prêtre maronite du Liban il est l'héritier de ces chrétiens orientaux qui furent pendant longtemps les seuls témoins de la foi chrétienne au cœur de l'Islam et qui partagèrent avec les chrétiens d'Occident la responsabilité d'incompréhensions et de durcissements mutuels. Auteur d'une thèse de Théologie sur « Le Christ de l'Islam » qui fit quelque bruit à Paris en 1957 il nous livre aujourd'hui le recueil des textes qui servirent de base à sa réflexion, en nous annonçant la future publication du résultat de ses travaux.

Présenter des textes avant d'esquisser les synthèses et de formuler les hypothèses est d'une saine méthode. Encore faut-il que ces textes soient représentatifs et qu'ils soient accompagnés d'une présentation qui permette de les situer et de les comprendre correctement. L'auteur a donc fait précéder chaque série de documents de quelques pages d'introduction, qui abordent les problèmes essentiels. Les textes eux-mêmes sont groupés en huit chapitres : les passages christologiques du Coran, puis un ensemble de textes de la Tradition musulmane (Hadith, historiens, conteurs, mystiques, etc...) qui concernent Zacharie et Jean-Baptiste, Marie, les miracles de Jésus, ses Apôtres, Jésus-Guide des spirituels, son « élévation » et son « retour » à la fin des temps.

Ainsi conçu, et sous un tel titre, l'ouvrage ne manquera pas de susciter l'intérêt de tous ceux qui, de plus en plus nombreux, sont avides d'information sur un tel sujet. C'est pourquoi nous croyons utile de jeter ici un coup d'œil sur ces textes, sans négliger les pages d'introduction qui les présentent.

Sous le titre « La Christologie du Coran », on a groupé les versets coraniques qui parlent de Jésus et des personnages qui s'y rattachent (Marie, Zacharie et Jean-Baptiste, les Apôtres, etc...), classés dans l'ordre chronologique de la révélation coranique, tel que l'ont établi les Orientalistes et qui est en gros conforme à la Tradition musulmane. Le lecteur chrétien découvrira ou relira ces passages plus proches de la littérature des Apocryphes que des vrais Evangiles, mais empreints d'une admiration sans réserve pour Jésus et sa Mère. Il ne s'étonnera pas des dénégations formelles qui sont opposées aux Mystères chrétiens; l'état religieux de l'Arabie du VII^e siècle expliquerait bien des incompréhensions. Mais le but de ce livre n'est pas de rechercher des sources ou de proposer des explications; il donne les textes eux-mêmes laissant à chacun le soin de juger.

Le relevé des péripécies concernant Jésus et ses compagnons nous a semblé complet. Mais on n'oubliera pas que, pour avoir une vue exacte de la « Christologie du Coran », il faudra tenir compte des autres textes qui parlent de l'Evangile, des Chrétiens et même des Juifs. Il faudra surtout replacer les textes cités dans l'ensemble du contexte coranique et dans les perspectives qui lui sont propres.

L'auteur donne une traduction originale de ces versets si souvent traduits. Elle nous a paru remarquable d'élégance et de fidélité; les pièges où sont tombés de grands noms ont été évités. Tout au plus, le sens nous a paru parfois légèrement sollicité : un pronom est remplacé par la personne qu'il est censé représenter (p. 35 : « Il est seulement un serviteur » devient : « Jésus est seulement un serviteur »; « Ils étaient prompts à faire le bien » devient : « Ils étaient, tous trois, prompts à faire le bien »). Interprétations légitimes mais qui dépassent le texte, d'autant que les Commentateurs du Coran hésitent sur l'identification de ces pronoms. Plus important peut-être, traduire « *Rûh* » et « *Rûh al-qudus* » par « Esprit » et « Esprit-Saint » risque d'induire en erreur des lecteurs chrétiens : même si on estime que l'interprétation commune des Commentateurs (« *Rûh* » est l'ange Gabriel) n'est ni unanime ni exclusive, on reste bien loin de la notion chrétienne d'Esprit-Saint. Quelques notes auraient été utiles pour éviter ces confusions, justifier certaines traductions, rendre compte du choix de variantes qui ne sont pas celles de la Vulgate du Caire (p. 35 : « ton peuple s'est détourné de lui » au lieu de : « ils se récrièrent à son propos »); expliquer des expressions curieuses (« Los à Lui » *passim*, repris de M. Massignon) ou obscures au non-initié (« Il est la Science de l'Heure », p. 35...).

L'auteur a souligné dans une brève introduction l'importance primordiale de ces textes coraniques : tous les développements postérieurs y sont en germe. L'autorité singulière du Coran en Islam (même si l'opinion qui fait du Livre pris dans sa matérialité un attribut divin, éternel et incréé est le fait de quelques extrémistes *Hashwiyya* désavoués par l'ensemble de la Tradition, comparer p. 29) sollicitera et limitera à la fois la réflexion des musulmans. C'est dire que les chapitres suivants dont les textes sont tirés de la Tradition musulmane, n'auront plus la même valeur. Si les « Traditions » (*Hadith*) authentiques ont encore valeur de source de la foi, les autres « valent ce que valent leurs auteurs » dit très bien M. Hayek (p. 18). Réserve importante surtout lorsqu'il s'agira d'auteurs aussi suspects à l'orthodoxie musulmane qu'Ibn Arabi ou les *Ikhwân al-Safâ*. Nous y reviendrons.

Voici d'abord l'histoire de Zacharie et de Jean-Baptiste (chapitre II) : plus que le précurseur du Messie c'est l'ascète du désert, « chaste et seigneur », disait le Coran; la Tradition lui confère le don des larmes, l'impeccabilité qui le met au-dessus de tous les autres, le fait exécuter par la main d'un roi impie sur la demande de sa

filles tandis que son père Zacharie est confondu avec le Zacharie fils de Ezechiel, et avec Isaïe qui est scié en deux dans un arbre.

Dans le chapitre sur Marie-Maryam, le chrétien retrouvera l'atmosphère de merveilleux qui règne dans les Apocryphes du Nouveau Testament. Il se réjouira de la dévotion qui inspire ces pages et dont vivent nombre d'âmes pieuses en Islam. Sans doute il existe aussi d'autres pages moins discrètes, semblables à ce que Saint Jérôme appelait déjà les « deliramenta apocryphorum ». L'auteur a choisi les textes les plus favorables et nous l'en remercions : c'est faire preuve de respect envers Marie et envers les musulmans.

La Tradition musulmane puise à nouveau dans la Tradition chrétienne la moins authentique pour étoffer les miracles de l'enfance de Jésus (chapitre IV), auxquels le Coran faisait déjà allusion : miracles naïfs, voire inconvenants, ou tout simplement inutiles, témoins à la fois de méconnaissance et d'admiration pour Jésus, qui reste le grand thaumaturge, le « médecin du temps de la médecine », selon un schéma favori de l'apologétique musulmane récente.

Les textes concernant les Apôtres de Jésus (chapitre V) démarquent, parfois d'assez loin, les récits des Evangiles. M. Hayek indique bien le point de départ coranique des récits musulmans — deux passages du Coran : 36, 14-18 — qui est une allusion à la mission d'Agabus et deviendra la légende de Habib le Charpentier, et 5, 112-113 où les Apôtres demandent à Jésus de faire descendre du ciel une « Table servie » (*ma'ida*). Y voir une allusion à la Cène et à un Poisson mystérieux qui serait l'*Ichtus* christique (p. 114) nous semble aventureux. Disons plus simplement que la Tradition musulmane amalgame des souvenirs de la Cène, de la vision de Saint Pierre à Joppé et surtout de la multiplication des pains et des poissons (voir Tabari, *in loco*).

Suit un long chapitre intitulé : « L'Imâm des errants ». C'est le titre donné à Jésus par plusieurs mystiques musulmans qui voient en lui le parfait modèle de l'ascète pauvre, contempteur du monde, cette « truie » (p. 162), prêchant une religion pure et intérieure. C'est là que l'on trouvera les plus beaux textes mis dans la bouche de Jésus : certains sont directement tirés des Evangiles canoniques, tels ceux de la Tentation au désert, des Béatitudes, du signe de l'amour, etc...; d'autres ne sont que l'attribution à Jésus des consignes et des réflexions des mystiques musulmans sur la vie ascétique, sur le pur amour... C'est le chapitre le plus riche mais il faut bien dire que c'est aussi le plus sujet à caution. Nous sommes là bien loin des données coraniques. Les mystiques les plus contestés en Islam, et de fait les plus contestables, tel Ibn 'Arabi souvent cité, fournissent la presque totalité de ces textes. Là plus qu'ailleurs il faudra situer cette tradition mystique dans l'ensemble du contexte musulman pour éviter les erreurs de perspectives et les fausses pistes. L'auteur s'y emploie dans la brève introduction à ce chapitre.

Les deux derniers chapitres, plus brefs, ne sont pas moins impor-

tants par les graves problèmes qu'ils soulèvent. D'abord « l'Élévation de Jésus », selon les termes du Coran qui n'admet pas la crucifixion et la remplace par le « rappel » de Jésus et son élévation au ciel. Commentateurs et historiens fournissent des textes qui prolongent et circonscrittent ceux du Coran. La plupart sont bien connus et nous n'y insisterions pas si l'auteur ne tentait dans sa présentation (p. 217-219), de rouvrir le procès et de rénover les solutions : un courant de pensée musulmane aurait admis la crucifixion et la mort de Jésus. Il ajoute avec probité : « C'est l'opinion d'auteurs indépendants et plus fréquemment de philosophes ayant subi l'influence du dualisme néo-platonicien ». Ceux-ci, en effet, définissent l'homme par son âme; dès lors, peu leur importe que cette âme se soit séparée de son corps : en fait l'homme n'est pas mort, mais est seulement délivré de la prison de son corps. D'ailleurs « la position de ces auteurs ne rejoint nullement la pensée traditionnelle de l'Islam... pour qui il n'y a qu'un sens possible : Jésus n'est pas mort sur la croix... Et d'autre part il est certain que l'Islam méconnaît totalement le Mystère de la Rédemption » (p. 218). Nul doute que l'auteur ne revienne sur cette grave question dans les ouvrages qu'il nous annonce. Relevons seulement ici une citation qui pourrait induire en erreur. Parmi les opinions sur le sort de Jésus, « d'autres disent que l'humanité en lui fut crucifiée tandis que la divinité s'est élevée » (p. 226); la citation renvoie à Baydawi, le Commentateur dont on sait l'autorité. Ainsi présenté, le texte semble indiquer qu'il s'agit d'une opinion musulmane étrangement semblable à la foi chrétienne. De fait Baydawi ne nomme pas les auteurs de cette opinion : il faut recourir à sa source la plus habituelle, le *Kashshâf* de Zamakhshari, où le sens est parfaitement clair : il s'agit de l'opinion des Chrétiens Nestoriens. Quoi qu'il en soit, on admirera dans le même chapitre un beau texte de Hallâj et la page d'un auteur égyptien contemporain, le Dr Kâmil Hosayn, qui prend le Vendredi-Saint pour cadre de ses réflexions sur les drames de la conscience.

Prolongeant la position musulmane sur la non-crucifixion et l'élévation de Jésus, les textes cités dans le dernier chapitre décrivent les étapes du « Retour de Jésus ». Car l'Islam, on le sait, fait du retour de Jésus un des signes préliminaires à la Fin du monde. De là à comparer, voire à identifier, cette attente du retour de Jésus avec l'attente chrétienne de la Parousie il n'y a qu'un pas qui a parfois été franchi. Sans doute les emprunts musulmans à la littérature des Apocalypses juives et chrétiennes permettent de retrouver certains traits communs. Mais la ressemblance est surtout matérielle. Les textes cités ici ne laissent la place à aucun doute sur ce sujet : Jésus reviendra en fidèle musulman et condamnera les chrétiens qui l'auraient divinisé. Une fois de plus, l'ensemble du texte du Coran est à la source de cette position traditionnelle. L'auteur place dans le cadre du retour de Jésus la position, aujourd'hui célèbre, d'Ibn 'Arabi, de Tirmidhi et de quel-

ques autres mystiques musulmans qui voient en Jésus le « Sceau de la sainteté », Mohammad restant le « Sceau des prophètes ». Inutile de répéter ce que nous avons dit sur l'ésotérisme de ces auteurs. Ajoutons cependant que nombre de mystiques musulmans et des plus représentatifs, tel Abdallah Ansari, ne se réfèrent pratiquement pas à Jésus dans leur itinéraire spirituel.

Refermant ce livre, le lecteur chrétien sera sans doute à la fois attiré et déçu. Retrouver dans les écrits musulmans tant de pages inspirées de près ou de loin par la Tradition chrétienne, sentir l'admiration, la sympathie, la dévotion même du Coran et des auteurs musulmans envers Jésus et sa Mère, ne peut que réjouir le cœur de ses fidèles. Pourtant, à qui s'imposera le nécessaire travail de discrimination entre ces documents de valeur fort différente, une double conclusion s'imposera : d'une part, l'essentiel a été dit par le Coran, et la Tradition musulmane la plus authentique ne fera qu'illustrer ces positions par des emprunts aux sources souvent bien marginales du Christianisme; d'autre part, les textes qui semblent les plus positifs, les plus proches du Christianisme, sont le fait d'une ligne musulmane assez suspecte. Sans rouvrir le procès du Soufisme en Islam, notons seulement qu'à part Ghazali les principaux auteurs cités sont : Ibn 'Arabi dont le panthéisme moniste a perverti la mystique musulmane à partir du XIII^e siècle et les *Ikhwân al-Safâ* dont l'ésotérisme est bien connu. Certes, il ne nous appartient pas de décerner des brevets d'orthodoxie ou d'hétérodoxie. Mais puisque le livre de M. Hayek entend servir un dialogue basé sur la « connaissance et la reconnaissance » il vaudra mieux insister sur le dépôt essentiel de la foi musulmane ou chrétienne, et donc revenir au Coran et à ses Commentaires autorisés. L'auteur semble avoir peu d'estime pour les « logomachies » des Commentateurs (p. 22). Il aurait pu trouver chez eux, chez Tabari, Razi ou Alûsi par exemple, des textes aussi valables et plus sûrs que certains de ceux qu'il a choisis. Nous croyons surtout qu'on trouvera chez eux, en plus d'une étude exhaustive des possibilités du texte coranique, la Tradition la plus conforme au Coran, en tout cas celle dont a vécu et vit encore l'Islam.

En définitive les documents rassemblés par l'auteur prendront leur valeur par l'usage qu'on en fera. C'est dire que le plus important, à notre sens, est de doter les esprits aspirant à un dialogue d'un cadre de pensée qui leur permette de situer ces textes dans la ligne propre et essentielle des religions en question. C'est à ce but que veulent répondre les pages d'introduction placées par l'auteur en tête du livre et avant chaque chapitre. Elles sont sobres et denses, généralement soucieuses des différences de contexte et répudiant tout concordisme facile. Nous avons relevé cependant quelques dépassements dans la traduction du Coran, dans la présentation de quelques textes. Certains titres de chapitre (« La Cène », « La Parousie ») peuvent également prêter à confusion. Le lecteur averti rectifiera sans doute de lui-même.

Il nous reste à remercier M. l'Abbé Hayek de donner à un large public accès à ces textes agrémentés de nombreuses illustrations, précieuses par leur charme et leur valeur de témoignage. Nous souhaitons succès à un ouvrage qui le mérite et nous espérons la parution prochaine des œuvres qu'il nous annonce et qui aideront certainement à utiliser ces documents pour le plus grand profit d'une mutuelle compréhension.

R. CASPAR.

Marcel LEGENDRE : *Survivance des mesures traditionnelles en Tunisie*. (Publications de l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, Paris P.U.F.).

Cette note, comme l'appelle modestement l'auteur, représente une contribution particulièrement intéressante à la connaissance des milieux traditionnels et de leurs usages. Elle fournit en outre un précieux instrument de travail à tous les chercheurs qui rencontrent, dans leurs enquêtes, des difficultés provenant de l'extrême variété des systèmes de mesures employés en Tunisie.

En publiant ce travail, l'Institut des Hautes Etudes met à la disposition de « tous ceux qui ont un contact avec les usagers des mesures tunisiennes : juristes, géomètres, agents du recensement, une sorte de vade-mecum pour l'interprétation des anciens contrats ou pour la compréhension de certaines énonciations » (p. 11). Les chercheurs en « sciences humaines » y trouveront aussi leur profit.

Sans s'être arrêté à la part de folklore, et à ce que cette infinie complication cache « de subtiles, mais passionnantes adaptations au milieu », l'auteur nous fait fréquemment remonter des survivances de ces mesures à leurs origines plus ou moins lointaines.

L'ensemble des mesures traditionnelles est le résultat d'une longue sédimentation d'éléments historiques qui ont évolué, avec le temps, dans des proportions variables. Bien souvent, « seuls sont restés l'idée et le nom de ces mesures, la correspondance chiffrée ayant varié. Tout s'est passé comme si, en l'absence de tout étalon transmis aux civilisations et aux gouvernements successifs, on en avait créé un de toutes pièces chaque fois que cela était utile ou opportun, même arbitraire, quitte à lui apporter des amendements » (p. 8).

On notera, avec intérêt, le caractère général de ces survivances malgré l'essai d'uniformisation tenté par le décret de 1881, complété par celui de 1909. La diversité même des systèmes encore employés de nos jours fait ressortir à la fois la lenteur de l'évolution des milieux traditionnels et le cloisonnement régional. Une étude plus approfondie permettrait d'en dégager quelques caractéristiques d'ordre sociologique.

Les mesures qui restent le plus utilisées sont celles qui ont un

rapport direct avec les techniques traditionnelles et l'économie de troc.

Il est regrettable que les résultats obtenus par l'enquête menée par les Directeurs d'écoles n'aient pas permis, en raison du manque d'homogénéité des réponses, de fournir plus de précision, et en particulier d'en établir une représentation cartographique. Celle-ci, accompagnée de tableaux succincts, aurait été particulièrement précieuse aux chercheurs ayant à travailler dans des régions différentes et pour lesquels la connaissance, au départ, des mesures utilisées par la population, est fondamentale.

La lecture des résultats collationnés dans les tableaux de l'Annexe II, permet cependant de penser qu'un examen critique plus serré des résultats aurait permis d'éliminer une part de la complexité apparente par la suppression des réponses ou parties de réponses manifestement aberrantes. Ce tri, en simplifiant l'ensemble, aurait sans doute mieux révélé, au moins pour les mesures les plus courantes, les aires géographiques dans lesquelles elles sont utilisées (1).

A ces mesures traditionnelles sont venues s'ajouter celles du système métrique. Le contact avec le commerce extérieur, l'utilisation des unités C.G.S. par les Sociétés Tunisiennes de Prévoyance, familiarisent peu à peu la population avec ce système universel. Une certaine symbiose s'est même réalisée entre les deux, du fait que les unités les plus courantes des systèmes traditionnels sont sous-multiples ou multiples des unités du système métrique. L'auteur le signale pour la coudée (*dhraâ*) qui correspond au demi-mètre, pour la livre (*rtal*) qui correspond au demi-kilo. Il semble que l'on puisse y ajouter pour les mesures de capacité, la *guelba* qui est le plus communément mesurée, sans perdre son nom, avec le double décalitre classique.

Il est évident que l'usage de ces mesures traditionnelles est très dépendant du type d'économie dans lequel elles sont insérées. Le système métrique, plus abstrait, s'implantera avec l'instruction et le passage à des techniques nouvelles dans lesquelles la tradition agricole et ses mesures empiriques n'auront plus grand'chose à apporter.

M. CALLENS.

(1) Il faut regretter ici aussi le manque d'ordonnement des tableaux où les régions se voisinant auraient dû être regroupées, et les erreurs de localisation géographique qui ont placé dans la région de Gabès des lieux aussi éloignés que Ksour-es-Saf et Dougga, ou qui ont fait recenser Téboursook dans le Cap Bon...

REVUES

Rapport de l'Occident avec le reste du monde (Prospective)

Le mot « Prospective » (1), pourrait peut-être laisser inquiets certains esprits, leur faire croire à une invite à décoller du réel et à s'envoler en pleine fiction prophétique. Le titre a quelques chances de chagriner les lecteurs appartenant « au reste du monde » et de leur donner à penser qu'une confrontation va être établie à partir de l'Occident et en fonction de lui. Faut-il penser que l'Occident, en dépit du réveil des peuples, n'aurait pas encore cessé de se tenir pour le centre du monde et la cible favorable du destin ?

De telles impressions ne résisteront pas à une lecture attentive.

Une première évidence : la recherche en question ne doit rien à la fiction. C'est un travail d'équipe et de méditation collective, un travail à but lointain et à lente allure, entrepris par vingt-trois hommes aux spécialisations diverses, ayant déjà élaboré leur synthèse personnelle et ayant exercé des responsabilités. Deuxième évidence : la vision du « reste du monde » ne donne nullement l'impression d'un égocentrisme occidental. Les peuples sont étudiés en eux-mêmes et en référence à l'ensemble de l'humanité contemporaine. L'Occident n'est pas assurément invité pour autant à donner sa démission. Son rôle, sa vocation propre, sa spiritualité, sa culture, sa civilisation (voir en particulier la conclusion de Gaston BERGER) sont dégagées en pleine lumière et franchise. Mais une analyse critique fouille les zones les plus personnalisées de sa conscience : il se voit convié sans fausse complaisance à une révision de ses jugements et de ses comportements ; la portée réelle de ses raisons d'agir est passée au crible. Témoin cet avertissement plein de gravité :

« L'Occident doit être convaincu qu'il ne peut plus se soustraire à l'unité politique, économique et culturelle du monde d'aujourd'hui qu'il a largement contribué à établir et que la coopération avec le monde non occidental est une entreprise nécessaire à sa vie, entreprise dont les responsabilités et les charges doivent être envisagées collectivement. S'il n'en était pas convaincu, il serait pratiquement inévitable qu'il cède finalement à la tentation d'un égoïsme plus facile, ayant pour effet de prolonger son rapport de forces actuel avec les grandes masses asiatiques ».

La vision particulière qu'ont communément de l'Occident les peu-

(1) *Rapports de l'Occident avec le reste du monde, PROSPECTIVE*, N° 3 (avril 1959). Publication du Centre International de Prospective P.U.F.

ples non occidentaux est étudiée sur le plan de la psychologie et sur celui des réalités. Elle est jugée sans romantisme. Tout comme l'Occident, ceux-ci se voient conviés à une sorte de perception psychanalytique de leurs réactions affectives et de leurs comportements. En revanche, leur autonomie et leur originalité sont respectées comme il se doit. L'enquête suppose à ce propos leurs possibilités d'apporter au monde contemporain leur propre message.

L'exposé proprement dit (rédaction de Jean DARCET) comprend quatre chapitres fortement charpentés : 1° L'Occident face au reste du monde; 2° Aventures de l'intervention occidentale; 3° De l'aide matérielle à la coopération technique; 4° Au delà des techniques : les cultures, les échanges, l'unité.

L'ensemble des problèmes étudiés pourrait peut-être sans mutilation se ramener aux points suivants :

1° **Une analyse des faits.** — Elle porte en particulier sur la division du monde moderne, sur l'irruption des techniques et la révolte des valeurs, sur l'ébranlement des valeurs et les drames sociaux, sur le drame du monde arabe en tant que représentant un exemple-type. Elle s'étend à des aspects globaux (géographique, politique, économique, technique, sociologique, culturel, psychologique).

2° **Une critique des essais de solution.** — Il s'agit surtout de l'assistance matérielle, de la médecine dans ses relations avec la démographie, de l'aide internationale (aide monétaire, aide en nature, assistance technique) et des questions laissées sans solution par l'aide internationale (agriculture, travail, esprit d'entreprise, emploi des revenus).

3° **Une orientation.** — En raison de la complexité des problèmes envisagés, l'orientation est savamment nuancée suivant les cas. Orientation proposée ou suggérée ou simplement esquissée; il arrive même parfois qu'elle soit laissée en suspens comme un objet de recherches ultérieures.

Pour l'essentiel, les auteurs proposent une doctrine qui se résume en un certain nombre de principes dits principes d'intervention (accord préalable des partenaires, programme constructif, éducation); ils donnent une définition d'un comportement de base appelé attitude humaine (se mettre à l'écoute des populations, à leur service, à leur école, reconnaître la dignité des peuples), et encouragent l'apport des techniques, (car l'évolution passe par la technique), mais recommandent avec insistance de tenir compte du contexte dans lequel les techniques vont s'insérer; ils attachent enfin une grande importance à l'apport des techniques d'analyse dans lesquelles ils voient un moyen privilégié pour aider les peuples à se comprendre eux-mêmes et à se « recréer ».

Cette énumération sommaire ne saurait donner une idée ni de la limpidité ni de la densité de ces chapitres. L'image qui nous est donnée du monde contemporain est si forte qu'elle impose à l'esprit

la nécessité, l'urgence d'une révision, en même temps qu'elle n'en cache pas l'extrême difficulté.

Que retiendrons-nous donc de cette confrontation originale entre l'Occident et le reste du monde ? Sa large information, mais tout autant peut-être l'esprit qui y préside et qui permet d'envisager les choses sous un angle inhabituel, c'est-à-dire de les percevoir en leur complexité globale et par rapport à l'avenir de l'humanité prise dans son ensemble. C'est une manière neuve et forte de poser le problème que de le considérer sous ce jour. Prenons garde en effet que la méditation collective de ces hommes d'Occident est essentiellement dominée par une vue universaliste du monde. N'est-il pas réconfortant de constater que dans une recherche où la technique est reine, c'est l'homme comme tel qui reste le véritable centre d'intérêt ? Une réflexion comme celle-ci nous paraît tout à fait révélatrice à cet égard : « On sait assez bien faire l'inventaire des ressources, établir des plans, appliquer des techniques pour équiper des territoires, mais on connaît encore assez mal ce qui se rapporte aux hommes ».

On ne reprochera pas en tout cas aux collaborateurs de « Prospective » d'avoir refusé leur curiosité et leur sympathie générale à l'égard de l'aspect humain des problèmes. Les données psychologiques ont même dans leur exposé une étoffe qu'il est relativement rare de trouver dans les travaux similaires.

Le style ramassé du conseiller de synthèse a d'ailleurs d'heureuses trouvailles. Qu'on en juge :

« Ils veulent être indépendants, c'est-à-dire différents mais ils veulent être modernes c'est-à-dire comme les Occidentaux ».

« L'Africain vit à l'âge de pierre avec sa grand-mère, au moyen-âge avec sa mère, au 20^e siècle dans sa profession. »

« Le passage à la modernité se présente pour le monde arabe selon le triple rapport : rapport avec les autres, rapport avec soi-même, rapport avec le milieu naturel. Et au fond, la modernité consiste dans la perturbation de ce triple rapport ».

A partir de ces formules concises l'esprit passe plus aisément à la vision évocatrice des grands drames de conscience qui laissent les hommes d'aujourd'hui en si grand désarroi. Il fallait en vérité beaucoup d'audace pour aborder de front des problèmes aussi accablants pour l'intelligence humaine. La chance de « Rapports de l'Occident avec le reste du monde » est d'avoir réussi à cristalliser un effort de lucidité collective. Et c'est, pensons-nous, la vraie raison pour laquelle elle projette sur notre temps un trait de lumière si expressif.

A. DEMERSEMAN.

Le Roman Tunisien (El-Fikr)

La revue *El-Fikr* vient de consacrer un numéro spécial (1) à la production littéraire tunisienne dans le domaine du roman et de la nouvelle. On a souvent constaté — et l'éditorial de cette livraison le rappelle — que la création littéraire, sauf peut-être dans le domaine de la poésie, est actuellement fort réduite en Tunisie : phénomène d'autant plus étonnant que les profondes transformations, non seulement politiques mais psychologiques et sociales de ces dernières années, fournissaient un ensemble de conditions particulièrement favorables à l'essor d'une jeune littérature d'expression arabe. Il est intéressant de se demander *pourquoi* cette jeune littérature (mises à part de rares et brillantes exceptions) n'a pas encore vu le jour et *comment* elle pourrait naître ?

Ce sont les deux questions que pose la revue *El-Fikr* dans son numéro d'avril. Délibérément, l'enquête a été limitée à la littérature narrative : conte, roman, nouvelle. On peut espérer que, dans une prochaine livraison, le domaine du théâtre sera également exploré.

Pour mener son enquête, *El-Fikr* avait proposé le questionnaire suivant :

1° On se plaint souvent de la pauvreté de la littérature tunisienne dans le domaine du roman. Partagez-vous cet avis ? - Si oui, quelles sont les causes de cette pauvreté ?

2° Que pensez-vous de la production actuelle ?

3° Quel est votre avis sur le problème de la langue ?

4° Quels sont, selon vous, les moyens de favoriser l'essor du roman dans notre pays ?

Le numéro d'avril d'*El-Fikr* publie les réponses que donnèrent à ces questions M. Othman Kaak, le Dr Tahar Khemiri, Mme Najia Thameur, M. Mohamed Ferid Ghazi, M. Mohamed Fadhel Ben Achour et M. Jacques Berque. D'autres réponses seront publiées ultérieurement. Au point où en est actuellement l'enquête, et à la lumière des observations faites par ceux qui lui ont déjà fourni leur contribution, on peut, semble-t-il, dégager les conclusions suivantes :

1° Toutes les réponses publiées dans *El-Fikr* s'accordent à reconnaître que la production tunisienne est faible dans le domaine du roman et de la nouvelle. Cette pauvreté contraste avec l'essor du roman dans les pays arabes du Moyen-Orient, depuis la *Nahda*. Les causes auxquelles est attribué cet état de fait sont, pour les uns, la prédominance culturelle de l'Europe ou de l'Orient arabe, pour les autres l'absence de vrais auteurs, la faiblesse du niveau social et culturel dans le pays, la crise de l'édition. Comme le souligne M. Fadhel Ben Achour, une étude attentive des conditions dans lesquelles s'est développé le genre romanesque en Europe, au cours des siècles derniers, permet de comprendre pourquoi il n'en n'a pas été de même ici.

2° Il a pourtant existé jadis, il existe aujourd'hui encore quelques vrais conteurs et romanciers tunisiens. M. Othman Kaak rappelle l'œuvre d'un Ibn Charaf. M. Ghazi souligne l'intérêt et la valeur d'un Ali Ad-Douaji : « Le jour où nous publierons les romans et les nouvelles de Ad-Douaji, nous comprendrons peut-être que nous avons en lui le meilleur conteur arabe de notre siècle, qui mérite d'être comparé aux plus grands écrivains d'Europe et d'Amérique ». Enfin, il ne faut pas l'oublier, quelques excellentes nouvelles ont paru, ces dernières années, dans les revues tunisiennes : *al-Mabahith*, *an-Nadwa*, *el-Fikr*.

3° Le problème de la langue a été souvent posé dans le Maghreb comme en Orient arabe pour le roman et la nouvelle : faut-il employer l'arabe littéraire ou l'arabe dialectal ? On peut noter en ce moment une tendance à réhabiliter la langue dialectale, plus vivante, plus proche du peuple. Cependant la plupart des intellectuels tunisiens pensent que les écrivains arabes contemporains doivent utiliser un arabe littéraire moderne, assoupli, simplifié, sans craindre d'ailleurs de recourir parfois à des mots ou à des expressions de la langue courante, comme l'ont fait certains romanciers égyptiens ou libanais.

4° Existe-t-il des moyens de favoriser en Tunisie un essor du roman et de la nouvelle ? Les réponses faites à l'enquête d'*El-Fikr* en suggèrent quelques uns : retour aux sources de la culture tunisienne, encouragement donné aux jeunes écrivains dont les œuvres pourraient être publiées moyennant une rétribution et sous un pseudonyme qui favoriserait la liberté d'expression, appui accordé par les autorités responsables, élévation du niveau culturel du pays, évolution et assouplissement de la langue arabe, etc... Mais l'essentiel est sans doute plus simple : il y aura ici de vrais romans et de vraies nouvelles dans la mesure où les Tunisiens et les Tunisiennes s'attacheront à observer attentivement le réel tunisien, si riche, si complexe, en cette période de transformation profonde; il y aura ici de vrais romans et de vraies nouvelles dans la mesure où cette observation du réel tunisien sera faite avec lucidité et avec amour.

Outre les premières réponses à son enquête, le numéro spécial d'*El-Fikr* publie plusieurs contes et nouvelles d'écrivains tunisiens, des traductions d'auteurs étrangers, des articles sur divers aspects du roman, en particulier sur ses rapports avec le cinéma.

On voit l'intérêt d'une telle livraison : elle constitue une nouvelle contribution à l'effort actuellement entrepris pour favoriser l'essor d'une jeune littérature qui traduise vraiment la réalité tunisienne d'aujourd'hui, dans toutes ses dimensions humaines.

Michel LELONG.

(1) *El-Fikr*. Revue culturelle mensuelle. 4^e année, N° 7. Tunis, avril 1959.

La Revue du Scoutisme Tunisien, " As-Sabil "

La revue *As-sabil (la Route)* est depuis douze ans l'organe officiel du scoutisme tunisien. On sait que ce mouvement a joué un rôle important dans l'évolution du pays ces dernières années : il a contribué à éveiller au sens de leur responsabilité de nombreux jeunes Tunisiens et Tunisiennes et l'on trouve aujourd'hui, parmi les cadres de la nation (Armée, Garde Nationale, Néo-Destour, Administration, Villages d'enfants, etc...) beaucoup d'anciens scouts. Depuis l'indépendance, cet effort éducatif n'a cessé de se développer et les derniers numéros de la revue *As-sabil* expriment bien la vitalité du mouvement et son souci d'une formation humaine complète, aussi bien physique et morale que professionnelle et civique.

Tout en donnant une large place aux enquêtes et reportages sur les pays étrangers (Belgique, Yougoslavie, Chine, Afrique Occidentale, etc.) *As-sabil* a publié souvent, ces derniers mois, des réflexions sur la manière dont peuvent s'appliquer à la Tunisie des expériences observées au dehors. Ainsi, les articles consacrés aux jardins d'enfants, au rôle de la jeunesse dans l'essor économique des pays sous développés, aux conditions nécessaires à la liberté et à l'essor des mouvements de jeunes, constituent autant d'analyses conçues en fonction de la réalité tunisienne.

Signalons aussi une excellente étude sur le film de Carné, « Les Tricheurs », qui a été projeté cette année sur les écrans de Tunisie, un article consacré à l'un des aspects importants de l'agriculture locale, à l'occasion de la « fête de l'arbre » instituée par le Gouvernement, plusieurs chroniques sur l'unification du scoutisme maghrébin qui vient d'être réalisée à la suite d'un accord entre les trois mouvements algérien, tunisien et marocain.

En mars 1959, un numéro spécial d'*As-sabil* a été entièrement consacré à la « jeunesse tunisienne ». Au sommaire, quelques pages sur le problème des cadres, une longue étude statistique, fort documentée, intitulée : « *Notre capital humain* », des articles sur la mentalité de la jeunesse contemporaine, sur l'enfance, sur la formation artistique et sportive des jeunes, enfin, le compte-rendu d'une conférence faite à Tunis en 1956, par le Docteur Khemiri, sur le sujet suivant : la jeunesse entre la tradition et la révolution.

Notons enfin que chaque numéro d'*As-sabil* contient d'intéressantes chroniques sur les activités du scoutisme tunisien.

Michel LELONG.